

Études littéraires africaines



BARBER (Karin), *Print Culture and the First Yoruba Novel : I.B. Thomas's Life Story of Me, Segilola, and other Texts*. Edited, translated and with an introduction by Karin Barber. Leiden / Boston : Brill Academic Publishers, coll. African Sources for African History, vol. 12, 2012, xviii-408 p. – ISBN 978-900-422915-0

Alain Ricard

Number 35, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1021718ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1021718ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ricard, A. (2013). Review of [BARBER (Karin), *Print Culture and the First Yoruba Novel : I.B. Thomas's Life Story of Me, Segilola, and other Texts*. Edited, translated and with an introduction by Karin Barber. Leiden / Boston : Brill Academic Publishers, coll. African Sources for African History, vol. 12, 2012, xviii-408 p. – ISBN 978-900-422915-0]. *Études littéraires africaines*, (35), 149–151. <https://doi.org/10.7202/1021718ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

BARBER (KARIN), *PRINT CULTURE AND THE FIRST YORUBA NOVEL : I.B. THOMAS'S LIFE STORY OF ME, SEGILOLA, AND OTHER TEXTS*. EDITED, TRANSLATED AND WITH AN INTRODUCTION BY KARIN BARBER. LEIDEN / BOSTON : BRILL ACADEMIC PUBLISHERS, COLL. AFRICAN SOURCES FOR AFRICAN HISTORY, VOL. 12, 2012, XVIII-408 P. – ISBN 978-900-422915-0.

Dans *L'Effet roman* (Garnier et Ricard, éd., 2006), nous avons consacré quelques paragraphes à ce texte, premier roman *yoruba* et premier roman nigérian. Le texte était introuvable et n'avait jamais été traduit : le voici en anglais et en *yoruba*, dans une édition annotée, accompagnée d'une longue introduction théorique. L'essai introductif de quatre-vingts pages, les annexes, le soin apporté aux questions de graphie font de cet ouvrage une importante contribution à l'histoire de la littérature, à partir du point de vue de l'anthropologie de la textualité.

Les travaux de Karin Barber, professeur d'anthropologie culturelle de l'Afrique (le titre de sa chaire ne devrait pas laisser les Français indifférents !) à l'Université de Birmingham, portent depuis plus de trente ans sur les *Yoruba* et la culture *yoruba*. Karin Barber a publié deux livres essentiels : *I Could Speak until Tomorrow*, sur les performances orales des femmes, les *oriki*, ces poèmes d'éloges qui nourrissent la parole *yoruba*, et un autre sur le théâtre *yoruba* : *The Generation of Plays*. Elle a aussi été l'éditrice d'un beau volume, *Africa's Hidden Histories*, sur les textes gardés dans les tiroirs, les armoires ou les cantines, qui composent un paysage écrit de l'Afrique, et sont le témoignage de l'action de ses premiers intellectuels. Elle a donné des éditions des pièces d'Oyin Adejobi (plus de 600 pages).

Le texte qu'elle nous propose est aujourd'hui un exercice qui pourrait relever de la critique ou de l'histoire littéraire, à la différence que cette histoire-là est faite à partir d'une ethnographie exceptionnelle du monde *yoruba*. Cela donne à son effort d'interprétation une pertinence particulière. Comme elle le disait lors d'un séminaire récent, résumant sa propre pratique : l'ethnographie capture le processus en cours (« *ethnography captures the processual* »).

Karin Barber a restitué le texte *yoruba* paru en feuilleton et le confronté à la traduction, inachevée, parue elle aussi en feuilleton ; elle lit le courrier des lecteurs et des lectrices, montre comment ce texte s'inscrivait dans la stratégie commerciale du directeur du journal de Lagos et comment il a brillamment réussi et connu un grand succès. De plus, l'invention de la femme facile (« Récit de ma vie à moi Segilola, aux yeux aguichants, moi qui ai eu plus de mille amants », dit le titre *yoruba*...) a été une grande ressource de la litté-

rature romanesque ultérieure. Paru entre juillet 1929 et mars 1930 dans un journal de Lagos, le texte se présente comme une histoire vraie, une confession, qui évidemment fait appel à l'indignation des lecteurs tout en flattant leur goût pour les histoires de femmes aux mœurs légères. Segilola, l'héroïne et l'auteur des missives, est censée nous raconter sa vie dans les lettres que le journal publie ; tous les détails factuels sont vrais, inscrits dans la vie sociale de la colonie. Tous ses exploits sexuels visent à un seul but : devenir très riche, et elle applique à cet objectif une énergie invincible. Elle écrit au journal qui publie chaque semaine ses lettres : étrange roman épistolaire, dans lequel le destinataire est l'éditeur du texte.

Le propos de Karin Barber dépasse l'histoire de la littérature. Elle propose une analyse très convaincante d'une modalité d'émergence de la prose romanesque dans une langue qui n'a pas connu ce type de prose : elle fait cela en comparant ce texte à la prose romanesque en français ou en anglais, aux débuts du roman réaliste, et en s'intéressant de ce point de vue à la place du sujet réflexif, étrangement absent du texte. Si tout est vrai, si le décor est celui de la ville, si la langue est celle du journal et des Lagosiens, nous ne savons rien de ce qui se passe dans la tête de Segilola qui demeure au fond très extérieure à cette histoire. Nous sommes censés condamner sa vie dépravée, et pour que nous adhérions à cette fiction, l'auteur fait assaut de réalisme ; pourtant, nous ne sommes pas dans le roman réaliste où, comme l'a écrit Ian Watt, auteur de l'ouvrage classique sur la naissance du roman, *The Rise of the Novel*, le monde quotidien est décrit pour sa valeur propre, liée à la construction de l'intériorité, de l'expérience personnelle du sujet, de ces « sources du moi » dont Charles Taylor a montré la genèse dans le livre qui porte ce titre.

Ici le texte apparaît davantage comme un long proverbe, utilisant tous les trucs d'une réalité factuelle illusoire, pour nous asséner un message. Tout ce qui nous est raconté est au service d'un moralisme conservateur, qui s'appuie précisément sur cette réalité. Nous sommes donc loin du roman réaliste, pris entre ces lettres, qui ne sont pas des confessions, les descriptions et l'étrange absence de tourments d'une conscience déchirée. « Tout ce que vous nous dites est vrai et l'histoire de votre vie est pleine de leçons », écrit une lectrice (p. 277) citée dans les annexes. Segilola couche avec cinquante hommes au cours d'un voyage au Ghana, mais aucune rencontre n'est décrite ; elle amasse une fortune considérable, mais on ne sait pas ce qu'elle en fait ; turpitudes morales et promiscuité sexuelle amènent à la souffrance et à la punition, mais peuvent être

rachetées par une curieuse contrition, provoquée par sa maladie à la fin du livre.

La presse *yoruba* existe depuis le milieu du XX^e siècle. La vie de Lagos se passe en *yoruba* et en anglais, et ce texte est nourri de la vitalité de cette langue nouvelle : la version anglaise – présentée ici aussi – est d’une grande pauvreté : toute la fluidité, toutes les références, toute la capacité syncrétique du texte *yoruba* semblent soudain perdus. En fait ce texte, et là est l’autre apport du travail de Karin Barber, fonctionne à partir de tous les autres textes publiés dans le journal : reportages, chroniques mondaines, publicités, polémiques diverses, lettres aux éditeurs. Cette textualité proliférante, en anglais et en *yoruba*, se cristallise, « précipite » écrit Karin Barber (p. 65) dans ce texte et en explique aussi le succès. Les analyses de Bakhtine sur les genres du discours, sur le dialogisme entre les langues et, dans les langues, entre les genres du discours trouvent ici des illustrations particulièrement convaincantes. Les discours deviennent des textes, ces textes s’organisent en genres, et certains deviennent des œuvres, voire de la littérature. C’est une génération du roman à partir du matériau verbal et social que ce bel essai nous montre.

■ Alain RICARD

BEGENAT-NEUSCHÄFER (ANNE), KOUAKOU (JEAN-MARIE), ÉD., *NOUVELLES TENDANCES DU CONTÉ ET DU NARRÉ EN AFRIQUE DE L’OUEST*. FRANKFURT A.M., BERLIN, BERLIN, BRUXELLES, NEW YORK, OXFORD, WIEN : PETER LANG, COLL. SPRACHEN, LITERATUREN, KULTUREN. AACHENER BEITRÄGE ZUR ROMANIA, 2011, 201 P. – ISBN 978-3-631-63001-3.

Cet ouvrage réunit les travaux présentés dans le cadre d’un atelier du Congrès des Romanistes allemands qui s’est tenu en 2007 à Vienne. Il comporte treize études consacrées aux nouvelles formes narratives du roman ouest-africain. La lecture de ces articles permet de situer ce roman au cœur des violents conflits qui secouent l’Afrique postcoloniale. Du moins, c’est ce dont témoigne la contribution d’Aphrodis Gakwasi qui montre comment *L’Aîné des orphelins* de Tierno Monémbo représente les horreurs du génocide rwandais de 1994 (p. 147-164) ; l’auteur montre que ce roman hybride combine les ressources des cultures locales traditionnelles et celles des cultures héritées de la modernité universelle, bref qu’il reproduit les réalités culturelles de l’Afrique indépendante. Le texte de Gérard Lezou Dago illustre ce mélange chez Ahmadou Kourouma et chez Boubacar Diop, en montrant comment ces deux auteurs utilisent à